VICARIAT DE LA SASKATCHEWAN.

MISSION DE LA VISITATION AU PORTAGE-LA-LOCHE.

LETTRE DU R. P. PÉNARD AU T. R. P. SUPÉRIEUR GÉNÉRAL.

Mission Saint-Jean-Baptiste, Ile-à-la-Crosse,
11 avril 1895.

TRÈS RÉVÉREND ET BIEN-AIMÉ PÈRE,

Voilà déjà bientôt deux ans que vous m'avez témoigné le désir d'avoir quelques détails sur mes travaux parmi les sauvages que je suis chargé d'évangéliser. Depuis lors, et dès auparavant d'ailleurs, j'ai pris la résolution de vous envoyer, un jour ou l'autre, un petit rapport sur la Mission de la Visitation au Portage-la-Loche, Mission dont je suis spécialement chargé depuis bientôt cinq ans. Mais, jusqu'ici, ç'a été pour moi tout le contraire de ce qui est arrivé à l'âne de la fable : la faim ne se faisant sans doute pas beaucoup sentir, ou du moins me faisant trouver que la rédaction d'un rapport n'était pas du tout une herbe très tendre; l'occasion trouvant toujours moyen de faire défaut, et, il faut bien l'avouer aussi, le diable de la paresse m'empêchant sans doute un peu, jusqu'ici je n'ai rien écrit du tout, en déplorant l'abstention des autres. Aujourd'hui, l'arrivée du R. P. JOUAN à l'Ile-à-la-Crosse, me déchargeant à peu près complètement des soins que j'étais obligé de donner à la Mission Saint-Jean-Baptiste conjointement avec celle de la Visitation, je me décide enfin à secouer un peu ma torpeur. Je vous prie, mon très révérend Père, de ne point vous attendre à un rapport en règle. Je n'ai guère jamais su écrire, et, depuis que je suis dans le Nord, j'en ai à peu près complètement perdu l'habitude. Donc, je réclame d'avance votre indulgence pour la

défectuosité du fond et de la forme, eu égard à ma bonne volonté, qui est tout ce que je peux promettre.

Les sauvages du Portage-la-Loche ont été des premiers à entendre la bonne nouvelle de l'Evangile, parmi les peuplades du Nord-Ouest. Dès 1845, le vénéré M. Thibaut, dans ses courses à travers les prairies et les forêts du Nord, poussa jusque chez eux, et s'arrêta quelque temps sur la hauteur des terres qui sépare actuellement le vicariat de la Saskatchewan de celui du Mackensie, et qui est le véritable territoire de nos gens. Dès lors, ils commencèrent à entendre la bonne nouvelle, et dès lors aussi leurs cœurs s'inclinèrent à y correspondre, sans qu'ils pussent encore bien se rendre compte de ce dont il s'agissait, M. Thibaut ne parlant pas leur langue et étant obligé de se servir d'interprètes plus ou moins fidèles. Pendant le court séjour qu'il fit parmi eux, il dut donc se borner à préparer le terrain pour ces futurs ouvriers et à baptiser quelques enfants. Mais cette courte apparition du prêtre sur les hauteurs du Portage-la-Loche avait fait désirer le voir se fixer dans les environs.

Aussi, lorsque deux ans plus tard, Mgr Taché, dont nous déplorons si amèrement la perte aujourd'hui, et qui était alors tout jeune Père, s'en vint, accompagné de M. Laflèche, se fixer à l'Ile-à-la-Crosse, un grand nombre de sauvages du Portage s'empressèrent de franchir les cinquante lieues qui les séparent de l'Ile-à-la-Crosse pour venir entendre la parole du *Priant*. Bientôt ils purent le voir de nouveau chez eux, où Mgr Taché passa et repassa souvent au cours de ses nombreux voyages à Athabaska. Dans les trop peu nombreuses relations que j'ai pu me procurer sur les commencements de la Mission, je n'ai pas constaté que l'acceptation de la doctrine évangélique ait rencontré la moindre résis-

tance parmi les sauvages du Portage. S'il y eut des difficultés, et il y en eut de grandes, ce fut uniquement pour faire passer dans la pratique cette doctrine qu'on acceptait facilement en principe. Ce fut là la seule cause qui retint encore pendant quelque temps un certain nombre de sauvages dans l'infidélité. Peu à peu, cependant, ces résistances finirent par tomber, et, au bout de quelques années, tous étaient baptisés, si tous n'étaient pas des chrétiens parfaits.

Des chrétiens parfaits, il était bien difficile qu'ils le devinssent dans la position où ils se trouvaient. Aujourd'hui les choses sont un peu changées, grâce à un événement qui, dans le temps, a été regardé comme une calamité pour le pays. Alors, surtout en été, le Portage-la-Loche présentait l'aspect d'une véritable Babel. C'était, en effet, la grande voie de transport de la Compagnie d'Hudson pour faire entrer ses marchandises dans le Nord et pour en faire sortir ses pelleteries. Les barques arrivaient en flottilles nombreuses aux deux extrémités opposées du portage, et y débarquaient, avec des caisses et des ballots de toutes sortes, la population la plus mêlée qu'il soit possible d'imaginer : blancs de toutes les nations de l'Europe, métis de toute provenance, sauvages de toutes les tribus, s'y rencontraient et s'y coudoyaient, et faisaient toute autre chose que de s'édifier réciproquement. On ne pouvait d'ailleurs guère s'attendre à de l'édification mutuelle de la part de ce mélange de gens appartenant à toutes les religions possibles, et dont la plupart n'avaient point de religion du tout. Aussi nos sauvages, continuellement en contact avec ce ramassis de toutes les nations, ne manquaient point de s'en ressentir, et aujourd'hui, bien que ce va-et-vient ait heureusement pris un autre cours, la Compagnie ayant pris une autre voie pour ses transports,

ceux de nos sauvages qui ont été le plus mêlés à ce mouvement du grand portage, s'en ressentent encore d'une façon fâcheuse. Ce contact avec la population des berges de la Compagnie était d'autant plus déplorable pour ces sauvages nouvellement convertis, qu'il n'y avait point là de prêtre pour contre-balancer l'influence des protestants et des gens corrompus qui essayaient de les perdre. Le Père chargé des Montagnais de l'Ile-à-la-Crosse, déjà bien trop surchargé de besogne par ailleurs, devait se contenter de faire une courte apparition dans cette Babel, et ensuite confier les pauvres sauvages à la garde de leurs bons anges qui, de fait, les ont bien gardés, puisque les ministres protestants, qui rôdaient pendant tout l'été d'un bout à l'autre du portage, n'ont jamais pu en gagner un seul, ce qui est véritablement bien providentiel.

Cependant, les sauvages sentant eux-mêmes très vivement tout ce que leur position avait de pénible, au point de vue spirituel, commencèrent bientôt à demander instamment qu'un missionnaire vînt résider au portage même. Mgr GRANDIN, appréciant toute la justesse de leur demande, leur promit d'y faire droit aussitôt que possible, et sépara en droit la Mission du Portage de la Mission Saint-Jean-Baptiste de l'Ile-à-la-Crosse, en désignant la première sous le nom de *Mission de Notre-Dame de la Visitation*. Peut-être même cette séparation avait-elle été faite par Mgr TACHÉ lui-même. Toujours est-il qu'à partir de 1860, nous trouvons les deux Missions désignées chacune sous un nom spécial. Mais, pour le moment, c'est tout ce qui fut fait pour les sauvages; le manque de missionnaires empêcha Mgr GRANDIN de mettre ses promesses à exécution. Les Pères de l'Ile-à-la-Crosse continuèrent à visiter les sauvages aussi exactement que possible, mais sans pouvoir faire beau-

coup plus que par le passé. Cette situation se prolongea jusqu'en 1876. A cette époque, les instances des Montagnais étaient devenues plus pressantes; on leur demanda de bâtir d'abord une chapelle, ensuite on ferait en sorte de leur donner un missionnaire. La chapelle se bâtit, mais le missionnaire toujours promis ne venait pas, et l'église, qui se dressait triste et solitaire au bout de la grande pointe où on l'avait construite, finit par tomber en ruine avant d'avoir pu servir. Enfin, dans un de ses derniers voyages à l'Ile-à-la-Crosse, Mgr GRANDIN eut à subir des objurgations et des lamentations encore plus fortes que par le passé. Aussi, promit-il solennellement de faire l'impossible pour donner un missionnaire à ces pauvres gens. De fait, vers la fin de 1889, je reçus au lac Froid, où j'étais alors, mon obédience pour le Portage-la-Loche, avec l'ordre de m'y rendre au printemps suivant. Malheureusement, pendant l'hiver, on fut obligé de disposer, pour une autre Mission, d'un des missionnaires de l'Ile-à-la-Crosse, et, au moment de m'embarquer pour me rendre au portage, je reçus une nouvelle obédience m'ordonnant de m'arrêter à l'Ile-à-la-Crosse, où j'aiderais le R. P. RAPET, tout en étant chargé spécialement de la Mission de la Visitation. De sorte que me voilà installé missionnaire attitré du Portage-la-Loche, mais résidant à l'Ile-à-la-Crosse, à 50 lieues de là. Au point de vue pratique, il n'y avait rien de changé. Je fis ce que je pus, mais ne pus rien faire de plus que n'avaient fait mes prédécesseurs; et je pus constater bien vite que c'était tout à fait insuffisant. Le territoire de la Mission de la Visitation est peut-être plus étendu que celui de la Mission de l'Ile-à-la-Crosse même; maintenant, sa population est au moins aussi nombreuse, et il est bien impossible qu'à de telles distances on puisse évangéliser suffisamment ces pauvres sauvages dans

quelques visites, toujours faites à la hâte. De fait, un grand nombre de sauvages restaient plusieurs années sans voir le prêtre, et la grande généralité mourait sans recevoir les sacrements. Pendant trois ans, je me multipliai et je fis des courses et des contre-courses à n'en plus savoir le nombre, mais sans pouvoir arriver à rien de bien sérieux; les distances nous tuent ici dans le Nord.

Enfin, en 1892, nous eûmes la visite de notre nouveau vicaire apostolique, Mgr PASCAL. Il put constater, en partie, *de visu*, le besoin absolu que nous avions d'un nouveau missionnaire dans le district, et lui aussi nous le promit, mais sans pouvoir préciser le moment où il nous le donnerait. Cependant, dès lors, il fit faire un grand pas à cette Mission, en décidant que je passerais au moins six mois chaque année au Portage-la-Loche, règle que j'ai suivie aussi fidèlement que possible, depuis. C'était quelque chose, c'était même beaucoup; mais cette situation ne pouvait durer. Ne passant que trois mois de suite au Portage, il me fallait chaque fois visiter tous les postes éloignés, et ma résidence consistait en une course continuelle. En hiver, cela allait encore vaille que vaille. Mais en été, comme nous sommes sur la hauteur des terres, nous ne pouvons suivre le cours des rivières dans nos voyages. Il faut, par conséquent, voyager continuellement par terre, et par des chemins impossibles, marchant tout le temps, la chapelle et les vivres portés à dos d'homme, au milieu des marais tremblants et de la boue, dans l'eau jusqu'à la ceinture, avec la perspective de pouvoir, à chaque pas, tomber dans des fondrières sans fond. De tels voyages ne sont pas précisément des parties de plaisir. Un missionnaire résidant continuellement dans la Mission les évitera à peu près complètement, en choisissant son temps, au printemps, sur les dernières glaces, et à l'automne, sur les

premières, alors que le froid a rendu solides marais et fondrières. Mais avec ma résidence temporaire, il n'y avait pas à choisir ses moments. D'autre part, revenu à l'Ile-à-la-Crosse, je trouvais le R. P. RAPET surchargé de besogne, et, malgré toutes les peines qu'il se donnait, ne pouvant parvenir à diriger en même temps et son orphelinat et son immense Mission. C'était donc toujours, en arrivant, une nouvelle série de voyages qui m'attendaient. De sorte que, pendant les deux dernières années, on était toujours à peu près sûr de me rencontrer quelque part sur les chemins, mais à peu près jamais à la Mission, si ce n'est lorsque l'influenza me forçait à garder le lit. Ma vie étant ainsi partagée entre les voyages et l'influenza, mes forces se sont usées rapidement, et à trente et un ans, je me trouve presque bon à mettre au rebut. Vous pensez bien, mon très révérend Père, que ni le R. P. RAPET, ni surtout moi, ne poussions la perfection religieuse jusqu'à laisser Mgr PASCAL absolument tranquille. La vérité c'est que, moi surtout, j'ai crié comme un blaireau, si tant est que les blaireaux crient, pour qu'il se dépêche de mettre fin à un état de choses qu'on ne nous avait présenté que comme provisoire.

Comme, de guerre lasse, on finit toujours par accorder aux importuns ce qu'ils demandent, Mgr PASCAL a fini par nous accorder ce missionnaire, après l'arrivée duquel nous soupirions depuis si longtemps. Et bien que le R. P. JOUAN lui fût à peu près indispensable à Prince-Albert, il nous l'a envoyé à l'Ile-à-la-Crosse, en me donnant mon *exeat* (de l'Ile-à-la-Crosse) pour la Mission de la Visitation. Je dois partir lundi prochain pour aller prendre possession, non pas de ma nouvelle Mission, puisque j'en ai déjà la charge depuis cinq ans, mais... comment dirais-je ? de ma Mission, enfin. Je

ne me figure pas du tout que je m'en vais dans un pays de cocagne, où les alouettes me tomberont toutes rôties dans la bouche. Je connais assez mon terrain pour savoir que j'aurai fort à défricher, et qu'il ne me faut point du tout dire adieu aux douceurs des voyages. J'en aurai probablement un tiers de moins à faire que par le passé, et je pourrai mieux choisir mon temps pour les faire. C'est toujours quelque chose, et cela me permettra de respirer un peu de temps en temps.

Jugez d'ailleurs vous-même de l'ouvrage qu'il y a à faire ici. La population totale relevant de la Mission de la Visitation est d'environ 440 catholiques, blancs, métis et sauvages compris, plus quelques protestants blancs, ou métis, auxquels il faut ajouter une poignée de Cris infidèles. Comme nombre, ce n'est pas beaucoup, quoique ce soit une de nos plus nombreuses chrétientés. Mais maintenant voyez les distances. Commençons d'abord par le lac de la Loche, centre de la Mission. Du côté est, où est bâtie la Mission, il y a une centaine de sauvages établis autour de l'église, dans un rayon de 1 lieue environ. Puis, tout à fait de l'autre côté du lac, à 3 lieues à peu près, il y a un autre groupe de Montagnais établis autour du fort de la Compagnie, groupe s'élevant de 60 à 70 personnes, les engagés de la Compagnie compris. De là, en gagnant à l'ouest, nous trouvons à 7 ou 8 lieues le lac Poisson-Blanc; environ 50 sauvages sont établis sur ses bords. A 4 lieues au nord, le petit lac Brochet, population mélangée et flottante de Cris, de Montagnais et de métis venant du côté d'Athabaska, et priant quand ils en ont le temps; ce sont, sans contredit, mes plus mauvais paroissiens. Je n'ai même jamais pu les dénombrer exactement. Pour la plupart, il me serait impossible de dire au juste dans quelles relations ils sont les uns par rapport aux autres

et quel lien de parenté existe entre eux. Ce seront mes *partes infidelium*. Avec le secours de Dieu et les prières de mes frères, que je sollicite très humblement, j'espère parvenir un jour à mettre un peu d'ordre dans ce chaos. Quittons ces tristes lieux et revenons au lac Poisson-Blanc, qui heureusement ne se ressent pas trop de ce mauvais voisinage. Puis, de là, continuons notre route toujours à l'ouest. Nous ne rencontrerons sur notre chemin que des bois, des marais sans fond, des lacs, des rivières sans ponts, et encore des rivières, des lacs, des marais et des bois; il faudra faire environ 18 ou 20 lieues avant de rencontrer un semblant d'habitation. Et puis nous sommes sur les bords du lac Brochet (moyen), où nous trouvons établies une demi-douzaine de familles. Bonnes gens, mais très ignorants en fait de religion; les plus vieux pourraient sans doute compter le nombre de fois qu'ils ont vu le prêtre, et je ne pense pas que le nombre total soit bien élevé. Puis, quand nous aurons évangélisé ces quelques familles, poursuivons encore notre route, en déviant un peu au sud-ouest. Au bout de 12 à 15 lieues, nous arrivons au grand lac Brochet, limite de ma paroisse de ce côté. Je m'y suis déjà rendu deux fois, et je crois qu'avant moi le R. P. Le Goff s'y est rendu aussi souvent. Ce sont les seules visites que jamais missionnaire ait faites à cette place déshéritée. Ici également cinq ou six familles bien disposées, mais très ignorantes. Nous voilà rendus à plus de 40 lieues de notre Mission de la Visitation, bâtie sur la rive est du lac la Loche. Retournons-y, et revoyons un peu en passant les sauvages que nous avons déjà visités en venant. Puis, après nous être reposés un instant à la Mission, prenons le chemin du nord-est. Ici, nous sommes tout à fait sur la ligne de partage des eaux, dont nous avons longé plus ou moins la première

assise dans notre précédent voyage. Dans notre voyage au nord-est, nous rencontrerons moins de marais et de marécages, mais des monts, des vaux, des rivières qui se changent souvent en torrents, puis des montagnes et des gorges, des collines et des vallées ; selon l'état des chemins, nous traverserons une fois, deux fois ou trois fois la petite rivière Athabaska, et, au bout de 25 lieues, nous arriverons au lac du Cygne. Si l'on nous attend, nous y trouverons réunis une cinquantaine de sauvages, sinon il faudra aller les chercher aux alentours, peut-être à 20 lieues de là, quelque part dans les bois. Que l'on nous attende ou que l'on ne nous attende pas, il est bien probable que les gens du lac au Bouleau, ainsi nommé sans doute parce que par là il n'y a pas de bouleaux du tout — pour moi, c'est toujours bien en vain que j'en ai cherché autour de ce lac — il est bien probable, dis-je, que les gens du lac au Bouleau n'auront pas pu venir. Une petite douzaine de lieues encore, s'il vous plaît ; une fois partis, cela en plus ou en moins ne fait pas grand'chose à l'affaire. Seulement, comme le sentier court tout le temps sur le bord de la rivière, prenez bien garde de ne pas faire un faux pas, vous pourriez tomber d'une hauteur de 50 ou 60 mètres tout droit dans la rivière qui mugit au pied de ces rochers taillés à pic, et prendre un bain qui pourrait bien être le dernier. D'ailleurs, si c'est en été, il est probable que le voyage se fera en canot, et nous n'aurons à nous garder du déboulis que dans les portages. Par ailleurs, nous ne serons exposés qu'à chavirer ou à crever notre canot. Le résultat serait probablement le même dans les deux cas, mais dans le dernier la chute serait moins haute. Si nous pouvons arriver sans accident au fameux lac du Bouleau, nous y trouverons cinq familles, si la bande est au complet. Comme au lac du Cygne, ce sont

de bien bonnes gens, mais malheureusement, eux aussi, retirés au fond des bois, n'ont point vu souvent le missionnaire, et conséquemment sont fort ignorants. Après les avoir évangélisés pendant quelques jours, nous reprendrons le chemin de la Mission, toujours aussi agréable qu'en venant, et au bout de nos 37 lieues, nous y arriverons de nouveau. Puis, si vous voulez reprendre le chemin de l'Ile-à-la-Crosse, mon très révérend Père, en descendant la rivière la Loche, juste à la sortie de cette rivière dans le lac de Bœuf, à une douzaine de lieues de la Mission de la Visitation, vous trouverez encore une petite bourgade d'une demi-douzaine de familles. Ce sont mes meilleurs chrétiens; c'est pour cela que je les ai réservés pour la bonne bouche. Vous ne manquerez certainement pas de vous arrêter un instant, au moins pour serrer la main à ces braves gens. Et vous aurez visité la Mission de Notre-Dame de la Visitation dans toute son étendue. Il est bien entendu que nous ne parlons pas de l'extension que peuvent lui faire prendre les caprices de nos sauvages en parties de chasse. Quand ils tombent malades dans leurs campagnes contre le caribou ou l'orignal, il faut aller les visiter parfois bien plus loin que cela; mais ici nous nous contentons de visiter les postes établis, et peut-être trouvez-vous déjà que c'est assez. Je crois, en effet, que l'on pourrait se contenter à moins.

Portage-La-Loche, Mission de la Visitation,
26 avril 1895.

N'ayant pu terminer mon rapport avant de partir de l'Ile-à-la-Crosse, j'ai dû le remettre jusque après mon arrivée. Peut-être aussi, mon très révérend Père, serez-vous content de savoir comment s'est fait mon voyage de l'Ile-à-la-Crosse au portage. Je suis d'autant plus heu-

reux de vous en faire le récit, que cela vous donnera une idée de tous les autres voyages que nous avons eu l'occasion de faire si souvent entre ces deux Missions. Tous se ressemblent à peu près, bien que les incidents varient. Je vais donc vous transcrire le récit de ce voyage, tel que je l'ai relaté sur le *Codex historicus* de la Mission, en arrivant.

Dès le lendemain de Pâques (15 avril), je m'empressai de ficeler mes paquets, et ce jour même, un peu après midi, je pris le chemin de la Mission de la Visitation, accompagné de toute une caravane de sauvages du portage, venus pour me chercher, et pendant la moitié du chemin, des Montagnais de l'Ile-à-la-Crosse, s'en retournant après la fête. Le voyage ne se fit pas sans incidents, et même peu s'en fallut qu'il n'y eût des accidents, les chaleurs précoces de ce printemps ayant déjà rendu la glace mauvaise dans bien des places. Une fois même, un jeune homme, qui s'en retournait avec sa femme et son enfant, vit la glace se briser tout à coup sous son traîneau, et homme, femme et enfant furent précipités dans le lac. On s'empressa de leur porter secours, et comme, d'ailleurs, l'eau n'était pas très profonde en cet endroit, on put les retirer sains et saufs; ils en furent quittes pour un bain froid. Après avoir couru bien des fois le danger de voir cet accident se renouveler, nous arrivions, à la fin de la troisième journée, à l'extrémité nord du grand lac de Bœuf, et nous entrions dans la rivière la Loche (j'entrais, par conséquent, sur le territoire de ma Mission, quoique je fusse encore à plus de 12 lieues de l'église). Là, je campai dans la maison du bon vieux Nattore, toujours si hospitalier envers le missionnaire. Je passai aussi la journée du lendemain à cette même place, voulant faire faire leurs pâques aux Montagnais, tant du portage que de l'Ile-à-la-Crosse, qui

n'avaient pu venir à la Mission Saint-Jean-Baptiste, et qui s'étaient rendus là pour mon passage. Je me mis donc en devoir de commencer à entendre les confessions, pendant que quelques jeunes gens s'en allaient explorer la rivière en amont, pour voir si elle était libre de glaces, et si l'on pouvait tenter de la remonter en canot. Car, quant à utiliser nos chiens à partir de là, il n'y fallait pas songer. Même tout à fait à l'entrée de la rivière, la glace était si mauvaise qu'on ne pouvait plus traverser, de l'autre bord, depuis deux jours, ce qui faisait supposer que la rivière devait être libre plus haut. De fait, comme je finissais d'entendre les confessions, nos explorateurs revinrent. A environ 3 milles plus haut, ils avaient trouvé la rivière libre. Le départ fut donc résolu pour le lendemain, 19 avril. Je dis la messe de bon matin, et aussitôt tout le monde, hommes, femmes et même enfants se chargèrent, qui d'un canot, qui d'un paquet plus ou moins pesant, selon ses forces, et l'on commença le *portage*, pour se rendre jusqu'à la place où la rivière était libre. On y arriva vers 10 heures. Aussitôt on embarqua les divers bagages dans deux canots. Je pris place dans le plus petit, avec deux Montagnais, pendant que trois autres sauvages s'asseyaient dans le plus grand, et en avant les avirons. Comme de coutume, en partant, les deux canots luttent de vitesse. Mais, comme notre canot est moins pesant, pour ne pas mécontenter les gens de l'autre canot, je ne rame que de temps en temps. Nous arrivons promptement au pied des rapides. Ici, une surprise nous attendait. Ces premiers rapides ne sont pas, ordinairement, très dangereux. Mais, cette année, l'eau étant très basse dans le lac de Bœuf, à l'entrée de la rivière, l'eau a naturellement pris le même niveau, et comme les roches des rapides n'ont point baissé pour cela, il s'ensuit que la différence de niveau entre la tête

et le pied du premier rapide est très considérable, de sorte que ce rapide, ordinairement très bénin, s'est changé en une véritable chute. Nos gens n'avaient point prévu le cas et avaient, en conséquence, négligé de se munir de cordes pour haler de terre les canots. Voilà donc les gens du premier canot qui essayent de remonter le rapide à la perche, comme d'habitude. Mais, malgré tous leurs efforts, avant d'avoir pu gagner la tête du rapide, leur canot fut entraîné par le courant et ramené, en un instant, au pied du rapide. Mes gens, riant de ce qu'ils appellent la maladresse de leurs compagnons, veulent, à leur tour, essayer de gagner le haut du rapide. Mais, quand nous fûmes rendus au plus fort du courant, il fallut bien cesser de rire ; mes deux hommes eurent beau y mettre toute leur vigueur et toute leur adresse, et moi j'eus beau faire de mon mieux pour les aider, après être restés un moment immobiles au milieu du courant, notre canot fit comme celui de nos compagnons, et il nous ramena au pied du rapide beaucoup plus vite que nous ne l'aurions voulu. Ce fut naturellement au tour des gens de l'autre canot de rire et de se venger de toutes les plaisanteries dont ils avaient été l'objet précédemment. Cependant, celui qui gouvernait notre canot voulut en avoir le dernier mot. Il choisit un chenal étroit, courant tout à fait au milieu des brisants du rapide. Là, le courant était peut-être un peu moins fort, et les brisants offraient des points d'appui sûrs pour percher ; mais une fausse manœuvre, que le courant nous gagne et nous fasse dévier tant soit peu, et notre canot est inévitablement brisé. Par ce chemin dangereux, nous réussîmes cependant à gagner, sans grandes avaries, la tête du rapide. Pendant ce temps-là, nos compagnons, n'ayant pas osé nous suivre, avaient tout simplement gagné terre et transporté d'abord leurs ba-

gages, puis leur canot, du pied à la tête du rapide. Là, ils avaient tout réembarqué et étaient repartis avec nous. Il fallut bientôt nous arrêter de nouveau. Dans la descente accélérée que nous avions faite au rapide, nos canots avaient touché sans que nous nous en fussions aperçus, et leur écorce était fort endommagée, surtout celle du canot de nos compagnons. Il fallut donc gagner terre, recoudre l'écorce et regommer les canots, opération qui prit bien deux bonnes heures. La montée des autres rapides se fit sans accident. Mais tous ces contretemps nous avaient mis fort en retard, et, lorsque nous arrivions en haut du dernier rapide, le soleil se couchait. Nous dûmes donc camper là, au lieu d'aller camper 5 ou 6 lieues plus haut, comme c'était notre intention le matin.

Le lendemain, c'était le samedi. En continuant à canoter tout le long de la rivière, il n'y avait pas à espérer de nous rendre à la Mission ce jour-là. Jusque-là, le courant étant très rapide, la rivière est encore assez droite, mais, à partir de là, elle court au milieu de vastes prairies faisant mille détours ; de sorte que, de la place où nous sommes campés, en suivant le chemin d'hiver, c'est-à-dire en ligne droite, nous aurions à peu près 8 ou 9 lieues pour gagner la Mission ; tandis que, par la rivière, il nous reste plus de 20 lieues. Cependant, mes gens sachant que tout le monde m'attend à la Mission pour le lendemain, ne veulent pas, disent-ils, que, par leur faute, je ne puisse pas arriver. Rendus donc à un endroit où les tours et les détours de la rivière deviennent plus capricieux, ils abandonnent leurs canots, chargent bravement tous les bagages sur leur dos, et, faisant un portage d'environ 2 lieues, arrivent un peu après midi sur les bords du lac la Loche, encore tout couvert de glace. Des Montagnais nous attendaient plus

loin, à l'entrée de la rivière, avec des traîneaux et des chiens. On leur fit dire de venir nous trouver au bout du portage. Là, nous reprenons donc les voitures d'hiver et nous nous mettons en route pour la Mission, dont nous sommes encore éloignés d'environ 3 lieues. Nous y arrivons vers 5 heures du soir. Je trouve le ban et l'arrière-ban de la population réunis. Ces braves gens peuvent à peine se figurer que c'est bien pour tout de bon que le prêtre vient se fixer au milieu d'eux cette fois-ci. Le lendemain, la petite église était comble, à la messe, et au salut le soir. Comme la glace commençait à devenir mauvaise, le lundi suivant, j'entendis les confessions des gens qui étaient un peu éloignés et qui n'auraient pu venir à la Mission que difficilement une fois qu'on n'aurait pu marcher sur la glace. Ils firent bien de se hâter, car le mardi, après la messe de communion, ce ne fut qu'avec bien de la peine qu'ils purent regagner leurs demeures respectives. Et moi qui, ce jour-là, me proposais de passer de l'autre côté du lac pour confesser les gens qui demeurent sur ce bord, j'ai dû remettre mon voyage jusqu'au départ des glaces. Aujourd'hui (29 avril) le lac est encore couvert de glaces, mais il y a longtemps qu'on ne peut plus marcher dessus, et les communications seront tout à fait interrompues, jusqu'à ce qu'un bon vent du Sud brise complètement cette glace importune et nous en débarrasse.

Puisque la glace nous retient prisonniers à la Mission, profitons-en, si vous le voulez, mon très révérend Père, pour la visiter en détail. Ce ne sera pas long. Il n'y a à voir que la chapelle et la maison du Père. La chapelle est debout et ouverte au culte depuis l'automne dernier. C'est un bâtiment de 25 pieds de long sur 20 de large, tout en bois, naturellement. A l'intérieur, tout est pauvre. Des sept fenêtres, quatre seulement sont ornées

de vitres jusqu'à la hauteur des cintres. Les cintres sont tous bouchés avec des planches, en attendant les vitres, et les trois châssis restants sont bouchés avec du coton. L'autel est des plus primitifs. Les ornements, très peu nombreux d'ailleurs, sont renfermés dans une valise qui gît à côté de l'autel. La voûte n'est point faite, il n'y a ni lambrissage, ni table de communion ; les cierges sont collés sur les gradins, et il n'y a que deux petits chandeliers pour orner l'autel. En fait de statues et de tableaux, une assez grande image du Sacré-Cœur au-dessus de l'autel ; une petite image minuscule de Notre-Seigneur couronné d'épines, et une autre, de même dimension, de la Sainte Vierge de chaque côté de l'autel, et... c'est tout. Cet été, j'espère faire la voûte et lambrisser au moins l'intérieur, et peut être installer un chemin de croix, si je puis m'en procurer un. Mais, images et statues me font complètement défaut pour orner ma pauvre église.

Maintenant, passons à ma maison, naturellement encore plus pauvre. Dix pieds carrés à peu près ; un lit, une chaise, deux tables, une bibliothèque faite grossièrement, quelques caisses, un crucifix et quelques images, voilà pour l'ameublement. Elle est accolée à la maison d'un bon Montagnais, qui me fait ma cuisine et me rend toutes sortes de services. Plus tard, quand j'aurai rendu un peu mon église moins indigne de Notre-Seigneur, je tâcherai de me bâtir une habitation un peu plus confortable. Mais pour le moment, mon installation, toute misérable soit-elle, me suffit amplement. Il suffit de savoir s'en contenter, ce n'est pas plus difficile que cela. L'ordinaire de la table répond au reste. Mais ici encore, je vous assure, mon très révérend Père, que les mortifications sont beaucoup plus apparentes que réelles. Et si je puis faire un peu de bien à mes pauvres sauvages, toutes ces petites misères matérielles

ne m'empêcheront pas d'être le plus heureux des hommes.

Je clos ici, mon très révérend Père, ce rapport qui a dû vous paraître bien long si vous avez eu la patience de le parcourir jusqu'au bout, en vous priant de bien vouloir me faire adresser ici un exemplaire spécial des circulaires, annales, notices, etc..., car, sans cela, je serais exposé à n'avoir point connaissance de la moitié de ces documents. En repassant le nécrologe de la fin de l'année, je m'aperçois que déjà l'année dernière, où pourtant je n'ai passé que quelques mois ici, je n'ai pas eu connaissance d'un grand nombre de circulaires nécrologiques, et je n'ai pu mettre la main sur plusieurs numéros de nos *Petites Annales*. Si quelqu'un trouve de l'intérêt à lire ces récits des travaux de nos frères, c'est pourtant bien nous, missionnaires du Nord, qui n'avons guère d'autre voie pour recevoir des nouvelles de la famille.

J'espère donc que le directeur des Annales, petites et grandes, voudra bien me les faire adresser : *Rom. Cath. Mis. Portage-la-Loche. Via Aldina and Green-Lake. N. W. T.* En retour, je tâcherai d'être aussi exact que possible à envoyer un rapport à peu près annuel sur ma petite Mission.

Recevez, mon très révérend Père, l'assurance de l'affection filiale avec laquelle je suis votre fils tout dévoué en N.-S. et M. I.

J.-M. PÉNARD, O. M. I.

